

Stathis Kouvélakis (dir.),

**Y a-t-il une vie  
après le capitalisme ?**

Pantin, Le Temps des Cerises, 2008

André Tosef

La question de la possibilité d'une vie après le capitalisme n'est pas rhétorique. Le bilan global du capitalisme mondialisé s'alourdit chaque jour davantage. Il ne suffit plus de développer une critique lucide des aspects de ce qui peut devenir une catastrophe historique en raison de l'expansion extraordinaire des inégalités entre classes, nations, groupes humains, de la production d'une humanité superflue, des périls d'une guerre globale et de confrontations nucléaires, du franchissement de seuils irréversibles dans la dévastation écologique. C'est la possibilité de la vie humaine qu'atteint la domination capitaliste, si se poursuivait dans le même sens la course effrénée à la production pour la production, l'accumulation pour l'accumulation, une consommation qui est pour les uns surconsommation et pour les autres privation de la satisfaction des besoins fondamentaux.

Pour les auteurs divers de ce volume collectif, comme l'explicite avec vigueur son maître d'œuvre Stathis Kouvélakis, le temps de la critique ne saurait s'enfermer dans la répétition morose de ces cruelles vérités, sous peine de contribuer à sa propre impuissance en se démoralisant et en acceptant la clôture de toute possibilité alternative. A défaut d'une imagination anticipant des conduites raisonnées de transformation de la servitude actuelle, la possibilité im-

manente d'une vie supérieure éprouvant la capacité d'agir de tous et de chacun, ainsi que celle de la puissance de penser, s'impossibilise.

Il est aujourd'hui urgent de lever l'interdit que le savoir du pouvoir, propre au capitalisme mondialisé, impose même à ses critiques les plus lucides, en les habituant à la perte de tout sens du futur, au sacrifice de toute fonction de l'imagination anticipatrice, en bref, en succombant au refus de toute utopie. La pensée critique doit renouer des liens avec la fonction utopienne, et non pas avec les utopies abstraites qui se donnent imaginairement des solutions fondées sur l'ignorance des possibilités réelles en souffrance dans le présent. L'époque impose un tournant dans la pensée critique de l'anticapitalisme et ce tournant doit se faire dans le sens de l'anti-anti-utopisme.

Kouvélakis convoque, pour appuyer sa thèse anti-anti-utopienne, les élaborations d'Ernst Bloch qui, en plein milieu de la catastrophe de la victoire du nazisme, formulait les principes du *Principe Espérance*. Il s'aide aussi des analyses de Sartre de *L'Imaginaire* et surtout des thèses contemporaines du grand marxiste américain Fredric Jameson, qui participe au volume avec une passionnante contribution intitulée « La méthode utopienne » et dont viennent d'être traduits en français les deux tomes de ses *Archéologies du futur*. La critique doit désormais s'articuler en fonction de l'anticipation imaginative de possibilités rendues disponibles visant au dépassement des formes économiques, politiques, culturelles, des modes d'organisation de la vie quotidienne.

C'est cette méthode utopienne réaliste qui est supposée unifier les diverses études du volume consacrées aux perspectives d'une transformation économique immédiate dans le sens de la démarchandisation, aux transformations politiques dans le sens d'une articulation de la démocratie directe de type conseilliste et de la démocratie représentative, aux révolutionnements de la vie quotidienne par une nouvelle vie urbaine et surtout par une prise en compte des exigences d'une réorientation écologique radicale.

Cette unité de projets demeure toutefois unité d'analogie, dans la mesure où la réappropriation des fonctions sociales dominées par la soumission réelle imposée par le capitalisme rencontre des difficultés spécifiques selon les fonctions considérées et oblige à spécifier la méthode utopienne en sa différence d'avec l'utopie comme programme voué à se donner une structure d'enclave distinguant l'utopien et le non utopien.

Jameson préfère toutefois, à cette utopie symbolique correspondant à un plan d'ensemble, une interprétation utopienne de type allégorique qui « traite de fragments que le désir utopien investit de multiples façons inattendues ». Il s'agit alors d'un « travail d'enquête policière visant à déchiffrer et à lire des indices et des traces d'utopies dans le paysage du réel même en des réalités très éloignées de l'utopie. Des phénomènes les plus nocifs peuvent servir de dépôt et de cachette pour toute sorte de souhaits insoupçonnés et de gratifications utopiennes (p. 182). L'exemple choisi par Jameson est paradoxal puisqu'il s'agit

du monopole états-unien de l'alimentaire et de la grande distribution, de Wal Mart qui exerce la terreur sur ses fournisseurs, produit des dysfonctions écologiques, détruit les emplois de proximité, crée des emplois sous-payés et dépourvus d'allocations et de sécurité sociale, pratique les délocalisations d'entreprises en privilégiant le travail à temps partiel et le travail des enfants surexploités à l'étranger.

Ce tableau négatif peut être cependant investi par la méthode utopienne : ce qui est négatif peut être imaginé de façon positive et dans le changement de valence du futur utopien. Dans le cas de Wal Mart, la puissance de ce monopole pourrait être inversée selon un exercice de pensée qui passerait par une réorientation de l'énorme pouvoir d'achat en relèvement du niveau de vie des fournisseurs, par une direction écologique imprimée aux producteurs. Il suffirait d'utiliser les structures de l'immense machine en les inversant et en prenant pour acquises leurs efficiences en ce qu'elles évitent la pénurie des magasins d'Etat de feu le socialisme administré.

Nous ne sommes plus dans la conception de l'utopie chère à Bloch, qui veut lire l'ébauche du futur dans le présent ou identifier les « images-souhaits » au sein des phénomènes négatifs à dépasser. L'utopie blochienne a pour objet des macro-situations globales et la modification massive du rapport de forces idéologiques.

C'est elles que l'on trouve dans les diverses propositions d'un écosocialisme avancées dans le volume par Michael Löwy, David Schwartz-

man, Jean-Marie Harribey, ou dans les suggestions de transformations de la vie quotidienne avec les contributions de David Harvey (une nouvelle utopie urbaine échappant à la récupération capitaliste), de Smaïn Laacher (expérimentant des systèmes d'échanges locaux non monétarisés) ou de Samuel Johsua évoquant l'élaboration d'un système d'éducation émancipatrice délivré des contraintes des divisions de classe et maintenant une tension entre travail manuel et intellectuel. C'est elle aussi que l'on trouve dans les propositions faites par Antoine Artous d'une politique anticapitaliste, fondée sur la combinaison de démocratie directe et de démocratie représentative au sein d'une démocratie sociale attaquant la propriété capitaliste des grands moyens de production et d'échange. C'est celle, enfin, de la thèse de notre ami disparu Georges Labica – dont c'est là une des dernières interventions – soutenant l'urgence d'ouvrir à nouveaux frais la question de la révolution comme réponse à la violence accrue du capitalisme mondialisé, donc comme contre-violence aussi nécessaire que légitime.

Ce n'est pas dans le même sens que Jameson oriente sa méthode utopienne, qu'il qualifie d'analogique en ce qui concerne le futur, en référence à la méthode généalogique de Foucault en ce qui concerne le passé. Comme dans le cas de Wal Mart, qui est une sorte d'exemple contre-intuitif, il s'agit de lire des figures du présent comme composantes possibles d'un système différent. Il s'agit de poser comme susceptibles « d'expérimentations positives des choses qui sont claire-

ment négatives dans notre présent » (p. 190). Est-ce que cette méthode concerne l'économie à venir ?

La question des transformations possibles de l'économie est, en effet, celle qui fait l'objet du développement le plus soutenu en ce volume. Si la perspective générale d'une dé-marchandisation de la vie sociale réunit tous les contributeurs – développement des biens collectifs par des moyens non marchands, constitution d'un secteur planifié de consommation sociale comme l'école, la santé, les transports, à terme suppression de la condition salariale et de la marchandisation de la force de travail – demeure pendant la question du marché. La question : « Y a-t-il une vie après le capitalisme ? » se concentre alors dans une question plus spécifique : « Y a-t-il une vie après le marché ? ». La méthode utopienne perd alors de son apparente univocité. La perspective d'ensemble de la dé-marchandisation relève de l'utopie blochienne en ce qu'elle « image » une déconnexion globale des processus producteurs de biens publics lors de l'échange marchand. Mais demeure ouverte la question des fonctions du marché encore pertinentes et des formes spécifiques possibles de dé-marchandisation. Comment mettre en route la méthode utopienne à partir des points les plus négatifs de l'économie capitaliste comme dans l'exemple Wal Mart de Jameson ? A ce sujet, les thèses présentées ne vont pas toutes dans la même direction, tout en ayant le mérite d'affronter la question. La thèse néolibérale soutenue en particulier par Hayek et Milton Friedman – qui est la cible de la critique – se développe

en deux moments : tout d'abord, elle fait du marché le mécanisme sélectionné par l'histoire pour procéder à l'allocation et à la circulation des ressources, dont la force de travail, ainsi que celle des biens produits. D'autre part, le marché sanctionne la séparation des travailleurs et des moyens de production par l'assignation à la condition salariale. La raison qui justifie le marché est l'impossibilité de direction collective de la production *ex ante* [en amont]. Ce sont les prix de marché qui donnent aux acteurs économiques les informations et les connaissances nécessaires pour toutes les opérations à entreprendre, et cette information ne peut être donnée qu'*ex post* [après-coup], une fois la production mise sur le marché pour affronter l'épreuve de la concurrence fixant les prix de marché.

Les auteurs refusent le principe d'un socialisme de marché, tout comme ils tiennent compte de l'échec d'une économie totalement administrée. Mais ils varient sur la part qu'il faut laisser à un marché minimum dans une économie qui doit restaurer aussi une planification minimale. Ainsi, Michel Husson maintient les rapports marchands pour les seuls biens de consommation. D'autres, comme Thomas Coutrot, donnent aux mécanismes de marché une place plus grande ; tout en limitant le maintien du salariat, Coutrot justifie sa position en soulignant la nécessité d'incitations monétaires pour motiver les producteurs.

Ce sont là des problèmes difficiles, qui exigent la compréhension des expériences passées du socialisme, ainsi que le fait de manière exemplaire Catherine Samary, à propos

de l'autogestion yougoslave, en réaffirmant l'actualité d'un nouveau cours autogestionnaire. Cette proposition est discutée par Pat Devine qui élabore un ingénieux modèle de planification participative. Une économie socialiste « mixte » intégrerait une grande part des mécanismes marchands : les échanges entre entreprises et entre celles-ci et les ménages se feraient par achat et vente, les entreprises déterminant les prix. Mais Devine imagine une forme de coordination originale, avec une planification concertée des investissements au triple niveau, entrepreneurial, local, national. Cette coordination limiterait et contrôlerait le mécanisme marchand pur.

Cette diversité de positions atteste le besoin d'expérimentations qui ne peuvent demeurer logiques. Il est réservé aux luttes de se faire banc d'essai de ces modélisations qui unissent abstraction et imagination. En tout cas, une chose est sûre. Par ses tensions heureuses, ce volume atteste qu'est en mouvement une recherche qui a pour horizon la fin de la forme prix et l'abolition du salariat. La modalité, actualisée ici ou là, de pensée anti-anti-utopienne n'est pas ce qui importe le plus. Ce qui importe est de faire face à l'urgence de rendre impossibles tous les aspects de la dévastation capitaliste devenue mondiale. Car il urge d'inventer une vie après le capitalisme sans plus attendre, sans nécessairement se mettre à la place des classes dirigeantes, en partant des problèmes vifs. Cet ouvrage apporte un riche matériau pour aller en ce sens.

## Les auteurs

**Daniel Bensaïd** est professeur de philosophie à l'université de Paris 8. Il a publié récemment *Marx mode d'emploi*, en collaboration avec le dessinateur Charb (La Découverte, 2009), *Eloge de la politique profane* (Albin Michel, 2007) *Penser/Agir* (Lignes, 2008) et *Inventer l'inconnu. Textes et correspondance de Marx et Engels autour de la Commune* (La fabrique, 2008).

**Sophie Béroud** est maître de conférence en science politique à l'université Lyon 2. Elle a notamment publié *Le Mouvement social en France. Essai de sociologie politique*, avec René Mouriaux et Michel Vakaloulis, La Dispute, 1998 ; *Les Robins des bois de l'énergie*, Le Cherche midi, 2002 ; *Le Souffle de l'hiver 1995*, 2001, Editions Syllepse.

**Mathieu Bonzom** est doctorant, assistant temporaire de recherche à l'université de Nanterre (département des études anglo-américaines). Animateur du collectif des doctorants de Nanterre, il a été l'un des porte-parole de la coordination nationale des universités. Mathieu Bonzom est également membre du Snesup-FSU.

**Bruno Bosteels** est professeur associé de littérature espagnole à Cornell University. Il est notamment l'auteur de *Badiou o el comienzo del materialismo dialectico* (Palinodia, 2007) et de *Badiou and Politics* (Duke University Press, 2009). Il prépare actuellement un essai sur *Marx et Freud en Amérique latine*.

**Noëlle Burgi** est docteur en science politique, chargée de recherches au CNRS, actuellement rattachée au Centre de recherches politiques de la Sorbonne. Elle a notamment publié, en 2006, aux éditions la Découverte, *La Machine à exclure. Les faux-semblants du retour à l'emploi*.

**Keith Dixon** est professeur de civilisation britannique à l'université Lyon 2. Il est également membre du collectif Raisons d'Agir et militant syndical. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Les Evangélistes du marché. Les intellectuels britanniques et le néo-libéralisme* (Raisons d'Agir, 1998), *Un Digne Héritier. Blair et le thatchérisme* (Raisons d'Agir, 2000).

**Tristan Garcia** est docteur en philosophie, vacataire à l'Université de Picardie-Jules Verne. Il est l'auteur du roman *La Meilleure Part des hommes* paru aux éditions Gallimard en 2008.

**Isabelle Garo** est enseignante en philosophie. Elle a notamment publié *Marx, une critique de la philosophie* (Points Seuil, 1999) et, récemment, *L'Idéologie ou la pensée embarquée* (La Fabrique, 2009). Elle est présidente de la Grande édition Marx/Engels (Geme).

**André Grimaldi** est professeur de médecine, chef de service à la Pitié-Salpêtrière. Il est connu pour son engagement contre la réforme actuelle de l'hôpital (voir l'appel du 18 juin 2008 pour sauver l'hôpital public, appel-sauver-hopital. fr). Il

vient de publier *L'Hôpital public malade de la rentabilité*, Fayard, avril 2009.

**Razmig Keucheyan** est maître de conférences en sociologie à l'université de Paris-Sorbonne (Paris 4). Il est l'auteur de *Le Constructivisme. Des origines à nos jours* (Hermann, 2007), et de « Philosophie politique du pirate », *Critique*, n° 733-734, 2008.

**Stathis Kouvelakis** est maître de conférences en philosophie politique au King's College de l'université de Londres. Il a récemment publié *Y a-t-il une vie après le capitalisme ?* (collectif, Le temps des cerises, 2008), *La France en révolte. Luttres sociales et cycles politiques* (Textuel, 2007).

**Michel Lequenne** a été un des principaux animateurs de la revue *Critique communiste*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages touchant à des domaines divers, politique, histoire, art, littérature. Il a notamment publié *Le Trotskisme. Une histoire sans fard*, Syllepse, 2005. Il met actuellement la dernière main à ses mémoires, qui doivent paraître à l'automne chez le même éditeur.

**Angelo Rinaldi** est écrivain et critique littéraire, prix Fémina 1971 pour *La Maison des Atlantes*, membre de l'Académie française. Son dernier roman, *Résidence des étoiles*, est paru cette année chez Fayard. Un recueil de ses critiques littéraires a été publié chez Plon sous le titre *Service de presse*.

**André Tosel** est professeur émérite de philosophie à l'université de Nice, est l'auteur de nombreux ouvrages sur le marxisme, la théorie politique et Spinoza. Parmi ses dernières publications *Un monde en abîme. Essai sur la mondialisation capitaliste* (Kimé, 2008) et *Les Marxismes du XX<sup>e</sup> siècle* (Syllepse, 2009, à paraître).

**Karel Yon** est docteur en science politique. Il travaille actuellement sur la socialisation et les apprentissages militants dans les organisations syndicales de salariés en France. Il est l'auteur de « Quand le syndicalisme s'éprouve hors du lieu de travail : la production du sens confédéral à Force ouvrière », *Politix*, vol. 22, 85, 2009.